

## Préliminaire 7

### Gabriel Lombardi

#### Le maniement du temps

Qu'est-ce que le temps ? À dire vrai, nous ne le savons pas, il file entre les doigts de toute saisie conceptuelle. Existe-t-il vraiment ? Qui n'a rêvé d'éternité, de rester toujours pareil à l'écart de tout changement ! Quel analysant ne ressent pas fréquemment qu'il est toujours le même, que le temps ne passe pas ? « L'absence de temps est une chose qu'on rêve, c'est ce qu'on appelle l'éternité [...]. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort », dit Lacan dans son séminaire intitulé justement « Le moment de conclure ».

Dans la névrose, nous rencontrons diverses manières de dissimuler le temps, de le perdre en faisant comme s'il n'existait pas : la distraction – tuer le temps –, la programmation, l'ennui, l'anticipation tardive et coupable de l'obsessionnel, le « trop tôt » hystérique, le « trop tard » du mélancolique, le rendez-vous et son ratage, l'angoisse comme motif de fuite.

Bien que la finitude temporelle soit un thème connu, et très médiatique d'ailleurs, le névrosé en parle sur un mode impersonnel qui s'oppose tant à la surprise qu'à la résolution. La mort arrivera sans doute, dit-il, mais pas maintenant. Avec ce « mais... », écrit Heidegger, on enlève à la mort toute sa certitude. Tous les hommes sont mortels, certes, mais je ne suis sûr de rien. À cette forme du *on* correspondent l'inactivité, le passe-temps, le désintérêt, y compris « l'inactif penser à la mort » dont parle Heidegger. C'est lamentable, dit-il, car la mort ne se limite pas à appartenir indifféremment à l'« être-là » particulier, mais le revendique en ce qu'il détient de singulier (Heidegger, *Sein und Zeit*, § 53).

Cette leçon du philosophe n'atteint pas le névrosé dans son rêve d'éternité. La psychanalyse peut-elle le faire ? Si elle le fait, si elle arrive à promouvoir chez l'analysant un passage de l'éternité à la finitude avant que se termine sa vie, ce n'est pas par la voie du philosophe. La psychanalyse n'est pas un *memento mori*, on ne répète pas à l'oreille du patient : « Souviens-toi que tu vas mourir », comme on le disait au général romain à l'heure de sa gloire.

Comment introduit-on, dans la clinique et dans la pratique psychanalytique, ce que le temps a de réel ? Par le renouvellement de l'expérience déjà vécue de la discontinuité temporelle, qui marque un avant et un après, révélant l'aspect le plus réel du temps : l'impossibilité de le renverser. Les fantasmes de quelques théoriciens de la physique et les lectures relativistes de beaucoup de psychanalystes ne devraient pas nous tromper sur ce point : pour nous, en tant qu'êtres capables de choix, le réel du temps est son irréversibilité. Il y a des paroles, des actes et des choix qui déterminent un avant et un après. Les résultats d'Alan Turing sont sur ce point conclusifs : une machine automatique peut être télétransportée et son temps changé, rembobinée par une décision extérieure ; mais elle n'est pas capable de choix.

Pour le parlêtre, le temps a une coordonnée réelle, la discontinuité temporelle irréversible, et son approche implique un pressentiment, un affect propre qui s'appelle l'angoisse. L'angoisse annonce et prépare le renouvellement de ce moment qui change le sujet ; sa certitude, son caractère de pré-acte signalé par Freud (« *Erganzung zur Angst* », dans *Hemmung, Symptom und Angst*) en fait un indicateur temporel fondamental, dont le névrosé ignore lamentablement l'usage.

L'expérience de la discontinuité temporelle irréversible recouvre divers concepts de la psychanalyse : le trauma, la castration, la séparation, l'acte. De chacun d'eux nous pouvons dire de différentes manières qu'ils nous affectent en tant que sujet dans la mesure où en eux notre être joue sa partie, sa réalisation, son destin. Cette discontinuité irréversible, nous pouvons en souffrir (sous la forme de la répétition comme symptôme), mais nous pouvons aussi intervenir dans sa production, en acte, sans délai. Entre le *sujet à contretemps* de la névrose et *l'être dans le temps* – l'être en acte –, la psychanalyse se présente comme une invitation et une attente active

de l'avènement de cet être, qui permet de localiser « le ressort vrai et dernier de ce qui constitue le transfert dans son rapport avec le désir de l'analyste », comme une relation essentiellement liée au temps et à son maniement (Lacan, *Écrits*, p. 844).

« Manier le temps » résonne comme quelque chose de prétentieux. Cependant, lorsque nous en avons encore le temps, son maniement dépend de nous. Pour plus réduite que soit la marge de choix qui nous incombe, c'est là qu'est notre désir, dans ce laps de temps limité par l'acte comme renouvellement du trauma originel qui marque le corps, et la mort qui efface corps, marque et jouissance. C'est pour cela qu'avec la psychanalyse nous traitons le névrosé non pas tant comme « être relativement à la mort », mais plutôt comme « être relativement à l'acte ».

*Traduction : Dominique Fingermann*